

Haiku
de papier



HaiKU de papier

COMMANDE ARTISTIQUE
Unité de médecine palliative du CHU-Hôpitaux de Rouen

Construire l'hôpital du XXI^e siècle, c'est bien sûr améliorer les technologies et techniques de soin permettant une meilleure prise en charge des patients. Prise en charge qui passe à la fois par le développement d'équipes compétentes sur la gestion de la douleur physique mais aussi par la prise en charge de la dimension humaine dans toutes ses composantes.

Le projet culturel, inscrit au projet d'établissement, a pour ambition de pouvoir apporter des propositions qui encouragent à "ouvrir les murs de l'hôpital", en transformer la perception que nous en avons.

Dans le cadre de l'agrandissement de l'unité régionale des soins palliatifs, le service a souhaité solliciter une artiste plasticienne dont le travail puisse permettre l'apaisement du lieu en réaffirmant l'importance des composantes psychiques, spirituelles, imaginaires des personnes.

L'immersion d'un artiste dans une unité de soins offre un prisme par lequel les visions peuvent être modifiées, ouvrant ainsi le champ des possibles.

Comme pour chaque projet accueilli à l'hôpital, ces réalisations ont été pensées à partir du projet du service de soins et du parcours du patient.

Ces œuvres sauront, je l'espère, accompagner chacun dans son parcours, matérialisant dans les murs-mêmes toute l'attention que nous souhaitons porter aux patients et à leurs proches.

Que chaque acteur de cette réalisation soit ici vivement remercié pour son investissement dans ce beau projet qui fait de l'unité des soins palliatifs du CHU de Rouen une unité, avec son identité propre.

Bernard DAUMUR

Directeur Général du CHU-Hôpitaux de Rouen.

Lorsque la maladie grave évolue, elle bouscule et vulnérabilise le patient et sa famille.

Comment accueillir, aider, soutenir et soigner la personne dans tous ces bouleversements ?

Comment prendre soin de l'autre dans toutes ses dimensions : dimension humaine incarnée ou désincarnée, bercer ce corps transformé mais encore choyé, respecter les choix du malade, accepter de parler avec son patient de la souffrance du corps ou de l'âme, rire avec la personne au seuil de sa mort, accepter l'impuissance de ne pas pouvoir sauver l'autre.

Notre unité de soins palliatifs est un service actif où le soulagement de la douleur physique est notre priorité. Nous nous attachons à rendre le plus paisible possible le séjour de nos malades.

La médecine palliative est une médecine qui permet un autre regard sur l'être humain : un regard qui fait droit à la blessure, à la fragilité de l'homme, à la fraternité d'entre nous.

Dans une société contemporaine qui valorise le soi, la vitesse, une unité de soins palliatifs peut-être considérée comme un monde hors de ce temps. Pour chacun, ce temps ne se calcule pas, il se vit. Le temps peut-être d'une lenteur incertaine, lorsque l'agonie s'éternise, mais également trop fugace pour prendre conscience que ce moment peut être le dernier d'une vie .

L'approche thérapeutique active et l'approche relationnelle fondées sur un travail en interdisciplinarité pour une meilleure approche éthique du soin font de notre métier le cœur de nos préoccupations journalières.

Des ressources centrées sur le bien-être physique des malades sont également proposées : des soins corporels (socio esthéticienne), de la kinésithérapie (pour le maintien de l'indépendance) ou des soins psychiques (hypnose, sophrologie) ou de l'art (venue de musiciens de l'Opéra de Rouen).

D'une approche purement hospitalière s'est développé le besoin d'apporter à notre nouvelle unité une tonalité artistique afin d'offrir à nos malades et leurs proches un lieu protégé et accueillant (salle des familles, salle zen) tout en préservant une qualité de soins en rapport avec notre rôle de référent régional.

Le résultat de la commande artistique passée à la plasticienne Elizabeth Erkel-Deleris est à la mesure de nos attentes : le mot extraordinaire a été prononcé par une malade lors d'une visite avant l'ouverture. Elle était émerveillée par ce chemin de lumière le long du couloir et interprétait les tableaux en se demandant si l'artiste les avait créés en ce sens.

Annie Catan et Elisabeth Guédon-Retout

Pour l'équipe de médecine palliative du CHU - Hôpitaux de Rouen





Le sens ne se révèle que si nous le vivons, que si notre corps se souvient. C'est pourquoi nous pouvons dire :
"La terre est un ange, je l'ai rencontré dans la Vallone". Cette dernière est un jardin encore un peu secret,
accroché à la falaise qui penche doucement vers la mer.

La rêverie est la plus sûre des expériences dit-on : C'est ce que j'ai voulu vérifier .
Un matin de mai, Elizabeth Deléris, la maîtresse des lieux, m'a grand ouvert ses bras de roseaux en écartant





les pétasits qui déjà m'agrippaient aux cheveux ; j'avais oublié qu'il fallait se baisser très bas pour passer la porte ; il est
vigilant l'ange à l'épée ! Les yeux d'Elizabeth se fient petits et pétillants, c'est sa façon Alice-Malice de sourire quand
les choses se font légères, ici, devenir léger, est un ordre du monde.

*"C'est facile" me dit-elle "laisse-toi vibrer au rythme des prèles ; il est si doux aujourd'hui, allonge-toi sur l'herbe
picotante, enfourche le nuage".*

"...la première chose qu'on oublie à propos du malade, c'est souvent qu'il est simplement malheureux." Claire Marin *1

L'art a toujours été là, depuis la nuit des temps, pour sacraliser le quotidien, l'ouvrir à d'autres états de conscience. Il trouve à l'hôpital et, en particulier ici, dans ce service de soins palliatifs, sa légitimité plus que partout ailleurs : son sens absolu.

Avoir à intervenir dans un lieu aussi sensible a été un véritable défi. Il n'est pas évident en tant qu'artiste de se positionner dans l'institution hospitalière. Ce fut pour moi une occasion inespérée de pouvoir faire le lien entre ma démarche artistique et mon cheminement intérieur.

Après quelque temps passé dans le service afin de comprendre les besoins et les souhaits des patients et de l'équipe soignante, les mots qui ont guidé ma recherche se sont imposés :

Vie, Mouvement, Lumière, Harmonie.

Le périple a été long, et véritable le travail d'équipe, chacun découvrant l'univers de l'autre.

Nous nous sommes avancés en contournant les embûches, pas à pas, tel un explorateur pour se frayer des passages, défricher un territoire encore inconnu.

J'étais loin de la liberté de création à laquelle je suis habituée. C'était un peu comme si tout à coup mon travail devait s'incarner : les contraintes me ramenaient sans cesse à une réalité dans laquelle je devais justifier ma place.

Tout passage est difficile, mais enrichissant.

Ce fut l'un, et ce fut l'autre.

"Haïku de papier"

L'Haïku est un souffle poétique, une forme concise qui touche au plus intime.

Il a été le porteur de toute mon émotion pendant ce cheminement.

Une porte voûtée, en acier sablé découpé, accueille le visiteur. Le motif inspiré des moucharabiehs, évoque la séparation entre le public et l'intime, le profane et le sacré.

Pour ceux du dedans, c'est un regard sur le monde actif.

Pour ceux du dehors, c'est la plongée dans le secret.

En franchissant ce seuil, nous pénétrons dans un univers autre.

Ici l'humain que nous sommes, n'est plus seulement pris en charge dans ce qu'il a de mesurable, mais dans sa totalité, dans une approche tridimensionnelle : objective, subjective et « civique » comme le décrivaient les penseurs grecs et Platon en particulier.²

Franchir cette porte c'est accepter de devenir l'initié.

Dès l'entrée, une énergie qui se veut à la fois lumineuse, chaleureuse et apaisante accompagne le patient et le visiteur.

Le dégradé des murs, les portes aux couleurs pastel, et les "jardins oniriques", une suite de sept tableaux lumineux, univers ludique qui se lit comme des notes de gaîté et de vie, animent le couloir qui mène aux chambres.

Chaque chambre a été traitée individuellement.

Tout ici doit être fait pour le bien-être du patient.

Nous y trouvons un cocon constellé de cristaux et "La terre est un ange", un tableau de papier découpé.

Comment, dans les chambres, apporter du rêve à ces patients qui souvent restent allongés, le regard dirigé vers le haut ?

Je cherchais quelque chose de mouvant, de léger :

Ces cocons suspendus flottent dispersant leurs éclats de lumière, et leurs ombres portées sur les murs.

Le cocon, comme la chrysalide, sont symboles de métamorphose. Mais seront-ils vus comme des cocons ? Peut-être comme des cages ouvertes vers la liberté d'un envol, comme des nids

Lorsque les conseils sont par trop mystérieux on obéit sans hésitation.

J'ouvris si grand mes oreilles (pour entendre) qu'une mésange s'y nicha

Tout vibrillonnait : Mon corps se réajustait au mystère qui le happait...

Mon hôteesse des lieux, devenait de plus en plus légère, aérienne, transparente, souriante... Elle posa un doigt sur sa bouche : "Je suis ERKEL".



douilllets, ou des poissons... ou bien... à chacun d'y mettre son imaginaire, d'y trouver son rêve.

Les tableaux, ont été réalisés sans projet particulier, avant même que l'on me propose ce travail.

Le titre : "La terre est un ange" m'est venu grâce à Henri Corbin qui raconte l'histoire de Gustave Théodore Fechner, philosophe allemand. Celui-ci au cours d'une matinée de printemps, "alors qu'une lumière de transfiguration nimbait la terre, fut saisi non pas simplement par l'idée esthétique, mais par la vision et l'évidence concrète que la terre est un ange et un ange si somptueux et réel si semblable à une fleur". Et Henri Corbin d'ajouter "Il faut que la terre soit perçue non point par les sens, mais par une image primordiale, un univers de formes imaginales, comme autant de présences personnelles, un miroir de son être en devenir".³

C'est de là qu'est née cette recherche de papiers découpés. Sans le savoir je pense que je travaillais déjà pour ce lieu.

Jouer jusqu'au bout de la beauté de la vie et du monde dans un endroit paisible, chaleureux et attentionné, n'est-ce pas ce que nous souhaitons tous ?

Dans les cultures traditionnelles la mort n'est pas opposée à la vie, mais à la naissance. Naissance et mort ponctuent notre vie. Les grecs appelaient les humains "mortels", par opposition aux dieux.

C'est de cette idée que s'origine la philosophie européenne.

Dans une perspective beaucoup plus optimiste le philosophe allemand Peter Sloterdijk propose de mettre l'accent sur l'autre pôle de l'existence : la naissance.

"... naître, c'est affronter un comité d'accueil - et la première pré-idée du nouveau-né est : ici, il y a un monde. Les gens d'abord, les choses ensuite... Les hommes du XXI^e siècle ne seront plus mortels mais naissants, des êtres natals... une humanité dont les ressortissants expriment la volonté de venir au monde jusqu'au bout."⁴

Voilà une belle perspective : venir au monde jusqu'au bout.

Elizabeth Erkel Deleris

Et moi je me laissais devenir, corps mouillé, qui s'enfonçait dans la terre prête à l'ensemençement du jardin. Je m'endormis jusqu'au souvenir. Un souvenir me semblait-il d'avant la naissance ; un souvenir de grand sommeil, et le hêler comme celui de Jonas au fond des entrailles du grand poisson.

L'expérience passe toujours par un moment d'obscurcissement, d'embrouille de non-savoir.

ERKEL me tendit la main.

1-Claire Marin, "Who cares", *L'attention au malade dans la relation thérapeutique, La philosophie du soin*, PUF, 2010, p.127.

2-Frédéric Worms, "Vers un moment du soin ? Entre diversité et unité", *La philosophie du soin*, PUF, 2010, p.11.

3-Henri Corbin, *Corps spirituel et Terre céleste*, Buchet Chastel, 1979, p.31.

4-Peter Sloterdijk, "Le XX^e siècle sera acrobatique", *Clés*, décembre 2010, p.54.



"Viens, n'aies pas peur, suis le chemin du plantain rose bifurque à l'iris bleu, et arrête-toi à l'ancolie-la mauve, tu arriveras aux chaussures de tante Marceline, elles te conduiront à la Dame".

Ainsi, fis-je. Nul n'imagina ce que peut un corps à l'écoute. Mes pieds de chair et d'os, ont chaussé leur demeure d'airain magiquement adaptée à mon petit 36... et, sont devenus cœur qui bat. Au rythme de l'envolée, ils devinrent des ailes qui me déposèrent devant la Dame : J'étais devenu un ange.



ERKEL riait comme Elizabeth tout à l'heure.
La nature conséquente de la nature primordiale : ce qu'il fallait démontrer. Tante Marcelline est la présence persuasive et la dame de Bronze, elle, injecte le dynamisme vers de nouveaux possibles ; il suffit d'accepter l'envol, au gré de la vagabonde angélique.
Le jardin d'Elizabeth est *"la fabrique aux anges"* ; c'est ERKEL qui décide des passages. Dans le creuset fécondé, se joue l'alchimie profonde, la séparation ultime, jusqu'au plus subtil de l'être.





C'est à l'ombre des roseaux, dans son ventre gravide, que la dame à la licorne, toute de bronze vêtue, a germiné, puis embryonné le HAIKU. Celui-là même qui nous convie à la fête aujourd'hui...

C'est la fête du passage -comme toutes les fêtes d'ailleurs- et, comme l'ange est l'oiseau d'Eros, la fête sera érotique- comme toutes les fêtes d'ailleurs.

Grande coordinatrice des lieux, corrélatrice, Elizabeth m'a conviée. *"il te faudra dit-elle, accrocher des mots."*

L'œuvre de la fragilité

Le rôle de l'art d'Elizabeth Erkel Deleris dans le service des soins palliatifs du CHU-Hôpitaux de Rouen est très précis à nos yeux : il consiste à rappeler que toute relation de soin ouvre par elle-même sur le monde naturel et humain, sur la beauté et la création. Il ne s'agit donc pas d'un « décor » extérieur et trompeur ; pas non plus d'une « symbolique » lourde ou violente (de la mort ou de la vie) ; pas du tout, enfin, d'un « soin » qui prétendrait prendre place à côté, ou (« palliatif » dans le palliatif) « à la place » du soin médical, proprement dit. Non, il s'agit de ceci : montrer que les soins palliatifs sont bien des soins, qu'une relation réelle de soin a pleinement lieu ici et maintenant, que, loin de disparaître, elle s'intensifie même ici, pour soulager les souffrances avant tout, pour accompagner l'individu et ses proches, ensuite, pour remplir une tâche sociale de justice, encore, et aussi, finalement, pour ouvrir sur le monde. Le soin réussi, « suffisamment bon » (au sens que Winnicott donne à cette admirable expression) fait tout cela. Nous l'oublions le plus souvent, car, en dehors des soins de la petite enfance, de la maladie grave, ou de la grande précarité, nous dissociions les tâches du soin. Nous aimons à compartimenter le soin technique, le soutien moral, la solidarité sociale, le souci du monde. Nous avons les médecins, les amis, les institutions, et l'art. Mais chacun des soins « comprend » tous les autres, et la faiblesse extrême de certains corps humains les rappelle à leur unité, pour les rassembler tous, sans les confondre, depuis le soin médical, et autour de lui.

Ainsi serait-ce aggraver la « solitude des mourants » (selon l'expression de Norbert Elias) si l'art servait ici à isoler encore, à « s'évader », à s'opposer aux autres formes du soin, dans une anticipation supposée de « la mort » ou une nostalgie inavouée de « la vie ». Ce que fait Elizabeth Erkel Deleris, c'est tout autre chose : le bois peint et résiné, le papier plié, superposé, découpé, disent que le geste esthétique est attentif à la fragilité et que l'attention à la fragilité (ce concept précis, central, en gériatrie surtout) est pleinement créatrice

ou créatrice. Les « coques » ou « coquilles » ne sont pas des vaisseaux mythologiques, mais l'embarcation commune du soin ; ce ne sont pas des momies modernes, mais plutôt la part d'œuvre des berceaux antiques d'osier et des immémoriaux bandages humains. Le papier fait voir en transparence le sourire d'une forme, comme on reconnaît tout à coup un visage aimé, sous les rides et les plis parfois si déformants des maladies extrêmes. Parcheminés, les corps ne sont pas seulement précaires, ils sont feuilletés ; ce sont des palimpsestes où, sous l'écriture douloureuse de la maladie, il y a encore celle de la vie, tout comme une voix inimitable et encore audible, telle celle de Socrate, dans ses dialogues, sort encore des vieux papyrus que les savants déchiffrent avec minutie. Ainsi, c'est bien de ce soin présent, ici et maintenant, dans ce « service » et au-delà d'un « service » [terme où l'on entend à la fois la ferveur d'un dévouement, la froideur d'une administration, le risque de la servitude, toutes les ambiguïtés fragiles et fortes du « soin »], c'est bien de ce service donc, que l'œuvre procède. Insistons-y une dernière fois : bien loin d'être une exception et une évasion, hors de ces soins que l'on dit trop vite « palliatifs », et qui plus est pour en détourner les yeux (de chacun ou de tous), l'œuvre et les œuvres viennent rappeler ici, jusque dans ce soin « ultime », l'unité et l'ouverture du soin, qui valent partout, mais que l'on oublie souvent. Jamais le soin n'est seulement et en un sens étroit « médical », même s'il l'est, d'abord, et, sans doute, toujours. Mais il est toujours, aussi, moral et social, relation et création. Il ne vaut pas seulement par ce qu'il cherche bien sûr à éviter (la mort et, à défaut, la souffrance) ou à préserver (la vie et, avec elle, tout le reste), mais en lui-même, comme cette relation depuis laquelle, justement, la mort, mais aussi la vie, la société, et le monde, prennent (et parfois risquent de perdre) leur sens, entre les hommes.

Frédéric Worms

Professeur de philosophie, Université Lille-3,
Directeur du centre international d'étude de la
philosophie française contemporaine à l'Ecole
Normale Supérieure.

- Mais je ne sais pas écrire Elizabeth.

- Il te suffira de te souvenir.

- J'ai peur, toutes les fêtes me font peur : passer m'angoisse.

cette porte, rosacée comme une cathédrale m'invitait à m'ouvrir, un arc en mandorle, couvant un œuf de lumière, embrasait celui qui passait, plus fortement encore que la dame. La chaleur était douce, et conviait tendrement.

« Vivants jusqu'à la mort » : un autre regard

Nous vivons à l'ère du jetable, et des déchetteries qui atteignent parfois la taille des pyramides de l'ancienne Egypte.

Rien d'étonnant que des hommes et des femmes, quand ils touchent aux limites de leur vie, où leurs corps, et parfois aussi leurs esprits, cessent d'être ces serviteurs qui accomplissent leur besogne sans se faire remarquer, soient considérés, ou tentés de se considérer, comme des déchets qu'il vaut mieux cacher aux regards des autres.

Dans sa Cantate *Les Limbes*, le sociologue-poète Luc Boltanski nous fait visiter l'un de ces palais de la mort, où l'aluminium règne en maître, « blanc le carrelage et blancs les nettoyeurs », où « ce qui différait est réduit à rien » et où « tout n'est qu'attente » :

« Ô dernier palais !
Palais de l'attente
D'elle, j'ai découvert, ici, la substance
J'en ai respiré l'air : j'ai bu son odeur » ¹

Ces lieux de transit, pour des corps et des âmes en *stand-by*, peuvent-ils être, ou devenir, des lieux de vie pour les mourants, tout comme pour les survivants qui les entourent, les assistent et les soignent ?

La question mérite assurément d'être posée, tant ses enjeux sociaux, humains, philosophiques, voire religieux sont considérables.

Pour les philosophes de l'Antiquité, le « souci de la mort » - *meletè thanatou* – était non seulement l'un des critères d'authenticité du philosophe, mais aussi un véritable « art » auquel il

fallait s'exercer. Aujourd'hui, où l'insouciance, c'est-à-dire aussi bien le refoulement, règne en maître sur nos comportements, cet art mérite d'être réinventé. Cela ne peut se faire que si dans « souci », on entend également le beau nom de « sollicitude ». Quels peuvent être les objectifs de pareille sollicitude ?

Je les résumerai en une seule formule que j'emprunte au titre d'un ouvrage posthume de Paul Ricœur : *Vivant jusqu'à la mort*.² « Vivants jusqu'à la mort » : la formule cesse d'être un truisme et se transforme en immense défi, dès lors que nous prenons conscience du fait que bien des vivants en bonne, ou en mauvaise santé, se comportent comme s'ils étaient déjà morts, parce que les « raisons de vivre » leur font défaut, de même que d'autres relèguent ceux qui doivent accomplir le grand passage dans des « Limbes » qui sont tout, sauf des lieux de vie. Ce seraient, comme me le disait un jour Ricœur, des lieux où on l'on peut se dire « adieu » et « merci », ou encore, pour citer l'une des premières formules de son Journal, griffonné dans les mois précédant sa mort, des lieux où peut s'effectuer le « tardif apprentissage » d'une gaieté jointe à la grâce espérée d'exister vivant jusqu'à la mort.³

La « gaieté » est, dans ce cas, l'ultime expression « de l'appétit de vivre coloré par une certaine insouciance »⁴. Un tel appétit, autrement dit, « la joie de vivre jusqu'à la fin », on s'en doute, ne va jamais de soi et n'est pas à la portée de tout le monde. Il demande à être encouragé, voire même stimulé.

C'est ici que le travail de l'artiste entre en scène.

Son rôle n'est pas de nous divertir, ni de nous distraire. Il est de nous rappeler la vérité profonde de la parole du poète Hölderlin, qui passait ses quarante dernières années emmuré dans une tour à Tübingen, au bord du Neckar : « Plein de mérite, mais poétiquement habite l'homme sur cette terre... ».

« Poétiquement », cela ne veut pas dire écrire ou lire des poèmes, ni se bercer de douces illusions ; c'est la capacité de donner et de trouver (parfois aussi de recevoir !) un sens qui est d'un autre ordre que le purement factuel, parce qu'il touche aux ressources les plus profondes et les plus essentielles de la vie. Là où ces sources vives coulent encore, souvent en se frayant un « lit » nouveau et imprévu, l'agonisant (celui qui livre un combat à nul autre pareil) est plus qu'un simple moribond (un corps en proie au travail de la mort).

Je me baissais très bas.

Rires d'ERKEL.

Ce n'est pas la peine; regarde comme les linteaux sont larges, aériens, dentelés... En arrivant ici, nous sommes tous si petits, si fragiles que nous n'avons plus nul besoin de nous abaisser.

Mon amie me saisit le bras et comme des épousées nous franchîmes le portail.

C'est à cette différence essentielle que nous sensibilise le travail lumineux d'Elizabeth Erkel Deleris qui me semble rejoindre ce que Ricœur dit du fond du fond du témoignage du médecin de l'unité des soins palliatifs : « la grâce intérieure qui distingue l'agonisant du moribond consiste dans l'émergence de l'Essentiel dans la trame même du temps de l'agonie. »⁵

Tout n'est-il qu'affaire de regard ? se demandera-t-on peut-être, à quoi le cynique ajoutera que les regards ne pèsent pas bien lourd dans la balance des équilibres ou des déséquilibres économiques.

Encore ne faut-il pas oublier qu'il y a des regards qui changent tout : « Le regard qui voit l'agonisant comme encore vivant, comme en appelant aux ressources les plus profondes de la vie, comme porté par l'émergence de l'Essentiel dans son vécu de vivant-encore, est un autre regard. C'est le regard de la compassion et non du spectateur devant le déjà-mort. »⁶

Celui qui s'exerce à un tel regard osera peut-être comparer ces agonisants aux « lances levées à toutes frontières de l'homme » que sont, pour le poète Saint-John Perse, les Oiseaux de Braque :

« Avec toutes choses errantes par le monde et qui sont choses au fil de l'heure, ils vont où vont tous les oiseaux du monde, à leur destin d'êtres créés... Où va le mouvement même des choses, sur sa houle, où va le cours même du ciel, sur sa roue - à cette immensité de vivre et de créer dont s'est émue la plus grande nuit de mai, ils vont, et doublant plus de caps que n'en lèvent nos songes, ils passent, nous laissant à l'Océan des choses libres et non libres...

Ignorants de leur ombre, et ne sachant de mort que ce qui s'en consume d'immortel au bruit lointain des grandes eaux, ils passent, nous laissant, et nous ne sommes plus les mêmes. Ils sont l'espace traversé d'une seule pensée. »⁷



Jean Greisch

Romano Guardini Lehrstuhl
Humboldt-Universität zu Berlin.

Originaire du Grand-Duché de Luxembourg, ancien Doyen de la Faculté de Philosophie de l'Institut Catholique de Paris, est actuellement titulaire de la Chaire Romano Guardini à l'Université Humboldt à Berlin. Son champ de recherche est la philosophie herméneutique contemporaine et la philosophie de la religion.

1-Luc Boltanski, *Les Limbes*, Paris, MF, 2006, p. 37.

2-Paul Ricoeur, *Vivant jusqu'à la mort*, Paris, Ed. du Seuil, 2007.

3-*Ibid.*, p.35.

4-*Ibid.*, p.39.

5-*Ibid.*, p.43.

6-*Ibid.*, p.43.

7-Saint-John Perse, *Oiseaux XIII*.

"Quelle belle lumière" murmurai-je
"Orange-aurore" me répondit-elle et "rose sélosie" pour la chambre 4.
J'ai choisi le "vert-bourrache" pour encadrer la porte.
- "Mais c'est bleu la bourrache..."

- Laisse tes certitudes là-bas derrière toi. Es-tu sûre que la bourrache ne soit pas un peu verte aussi ?



- Combien de chambres ?

- Dix

- Dix, comme les *pliates d'Égypte*, avec la terre promise au bout ? la terre du père.."

Dix comme nos vertèbres quand je me tiens bien redressée, dix comme les enfants de Job, enfin récompensés.

Le dix est joie, accomplissement, c'est la jouissance de l'ultime rencontre.

Haïku

Forme, apparition et image

Ce sont des agencements autour de formes dites *primordiales* qu'Elizabeth Erkel Deleris propose à notre regard. Repris, à partir de son jardin, de livres de botanique ou sur l'art médiéval, les motifs végétaux ou animaux ne doivent pas imposer un modèle immuable. D'où les moyens mis en œuvre pour qu'ils apparaissent comme détails ou grands espaces, tantôt en plein, tantôt en creux, évidés et montrant leurs ombres projetées qui varient en fonction de l'intensité et de la qualité de l'éclairage. Il ne s'agit pas de *contrôler* l'image, mais de la dégager d'une « violence du visible », de ce « marché qui ne cesse de tuer les images et tout espoir de liberté avec elle »¹. Dans notre monde contemporain, l'image est le plus souvent assujettie à un discours ou à une stratégie de communication et prisonnière d'un unique sens. L'artiste tente de la resituer, de nous la soumettre dans des moments *d'apparition*, parfois énigmatiques.

Les photographies réalisées par Marie Lebruchec pour ce catalogue, commandées par Elizabeth Erkel Deleris, prolongent cette volonté affichée de laisser place à plusieurs visions ou interprétations possibles. Rapprochées, prises entre les papiers travaillés en mille-feuilles de *La terre est un ange* ou à l'intérieur des *Cocons* ou des *Jardins oniriques*, elles invitent à des excursions dans des univers en mouvement. Invitation à celui qui contempera les travaux *in situ*, ces photographies les font apparaître potentiellement comme vues au microscope, tissus, vestiges, archéologies, astres, planètes, mondes de lilliputiens, etc.

« L'interminable seuil du regard »²

Dans le parcours et les ponctuations artistiques proposés, le premier élément est l'entrée du service de soins palliatifs.

« Tout à coup , le haïku respire – il respire parce qu'il permet de mélanger l'esprit et l'espace. [...] De réanimer notre puissance d'intuition. De consentir, encore et toujours, à la dimension imprévisible du monde »³.

de papier

L'artiste indique que cette construction en métal découpé et sablé fait référence au moucharabieh. Il lui fallait évoquer « la séparation entre le public et l'intime ». Si l'artiste rejoue cet élément d'architecture du monde arabe, qui permet de voir sans être vu, c'est à plusieurs niveaux. En effet, dans l'exercice de style de ce projet en hôpital, il faut prendre en compte les murs blancs, extincteur et lance à incendie, rouges, boîtiers, sol gris, etc. C'est alors avec un *orange aurore* pour la porte et un *vert bourrache* pour une partie du mur, qu'une rencontre entre l'art et le pré-existant s'ouvre. Le portique ouvragé vient jouer, entre le mat et le brillant, un rôle ambigu. Il permet d'esquisser l'illusion de plages d'ombre entrelaçant un premier et un arrière-plan, dans un léger flottement. Outre la couleur et les matériaux, ce sont aussi les formes qui ont été travaillées, avec l'arbre comme référence. Dans le processus d'élaboration, l'artiste précise qu'elle a réalisé plusieurs dessins préparatoires, avec tout d'abord deux palmiers géométrisés, puis deux arbres plus figuratifs (détaillés) pour s'arrêter en définitive sur « un croquis abstrait et simplement évocateur ». L'artiste privilégie donc une forme « simplifiée » par rapport à l'objet de référence arbre, un peu comme un reflet, laissant osciller les données sensibles. Ce seuil, porte et portique, peut être défini comme l'annonce de ce qui est une proposition artistique, se développant derrière la porte, dans le couloir ou les pièces. Il annonce un travail du voir et du regard, qui définit ce qu'est l'image, par l'activité du spectateur, avec un *devant* et un *dans*. L'image est en effet « structurée comme un seuil, dans la distance d'un regard suspendu »⁴. Sur ce seuil Elizabeth Erkel Deleris place une porte devenue singulière, doublement encadrée, nouant la présence en ces lieux de mondes hétérogènes.

- Pourquoi ai-je peur ERKEL ?

Dis-le moi, aide-moi toi aussi, donne- moi des mots, moi je te donne des images, elles t'appartiennent maintenant, change-les en mots .

Donne-moi encore le temps de me promener dans le "jardin" que tu as accroché sur le mur du couloir. C'est tout comme celui d'Elizabeth ! Les perles de mon front étaient-elles de sueur, de rosée ?

Les légers souffles de la couleur

Une fois passée la porte, apparaît une palette comprenant le blanc et d'autres couleurs qui rythment le hall, le long couloir et ses portes. Si le blanc peut être considéré ici comme couleur, c'est qu'il se montre dans des variations qui débordent « le blanc hygiénique » tel qu'il s'est imposé dans la société occidentale à partir du XVIII^e siècle⁵. Il n'est pas non plus neutre. Dans l'espace architectural il se trouve modifié par la lumière et d'autres couleurs qui le côtoient, s'y reflètent. Il est aussi très présent, et ce depuis longtemps, dans les divers travaux de l'artiste. Avec le papier tout d'abord. Chercher un nouveau papier est d'ailleurs pour Elizabeth Erkel Deleris une manière de « chercher d'autres voies », il la guide et nécessite aussi de s'adapter puisque chaque papier « réagit à sa façon ». « Blanc bleuté », « blanc laiteux » ou « blanc crémeux » sont les termes utilisés pour évoquer les matériaux de ce *Haïku de papier*. Cette manière d'aborder la couleur, en partant des données du support et des matériaux, est à situer au croisement de l'art d'Extrême-Orient, de la tradition occidentale et des pratiques artistiques de l'art moderne et contemporain. La couleur et la qualité du support peuvent être lieu de « l'interaction entre le haut et le bas, entre ciel et terre »⁶, condition d'apparition d'un « hiéroglyphe du souffle ». Les *nuées* sont un thème récurrent dans le travail de l'artiste et l'on voit apparaître, en arrière-plan de chaque *Jardins oniriques*, une forme qui lui fait écho, sorte de nuage en cire. À travers la cire, la lumière passe différemment, sous de petits reliefs, par des incisions ou picotis, avec des « touches » colorées placées sous ou sur le papier. Le nuage loin d'être uniquement un signe iconique –élément du ciel–, est aussi « le matériau d'une construction »⁷ dans une représentation où « tout se meut ». Les nappes lumineuses et éclats colorés, les formes en ombres projetées, « excitent le flux de la mémoire ». Les couleurs expriment, dans la légèreté ici à l'œuvre, « des fonctions pour ainsi dire vitales, mais elles ne relèvent pas, en général, de la mécanique grandiose du cœur – plutôt de la respiration (...) »⁸.

Béatrice Martin

Enseigne les arts plastiques à l'Université Paris 8. Commissariats d'expositions.

Publications de textes sur des oeuvres de J.-M. Alberola, Antonin Artaud, Glen Baxter, Noël Dolla, Philippe Favier, Robert Filliou, Daniel Lê, Annette Messenger...

Livres d'artiste.

Beatrice Martin suit mon travail depuis de longues années et m'a souvent judicieusement guidée.

Elizabeth Erkel Deleris



Dessin Bruno Rouvera

Me retournant vers la Porte, entrée du temple, jeus un choc, ce n'était plus une porte. Je la regardais "en creux" comme un négatif - de l'autre côté du miroir - et un arbre m'apparut. Enfin ! l'arbre de vie ! ma vie était inscrite dans tous les vides. J'ai senti que je faisais partie d'un ensemble qui me dépassait infiniment, où je marchais mue par une énergie qui m'était insufflée; je ré-engrangeais des forces pour repartir en orbite sur les terres que mon amie ERKEL avaient rêvées tout au long du couloir "onirique"

1-Marie-José Mondzain, *L'image peut-elle tuer ?*, Paris, Ed. Bayard, 2002, p. 87.

2-Georges Didi-Huberman, «L'interminable seuil du regard», *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, Paris, Ed. de Minuit, 1992 p. 183-200.

3-Haïku du XXe siècle, *Le poème court japonais d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 2007, Présentation de Corinne Atlan et Zéno Bianu, p. 9-12.

4-Op. cit., *Ce que nous voyons, ce qui nous regarde*, p.192. L'auteur précise que "le motif de la porte est, bien sûr, immémorial : traditionnel, archaïque, religieux" ; la porte "est toujours commandée par une loi".

5-Manlio Brusatin, *Histoire des couleurs*, trad. Claude Lauriol, Paris, Flammarion, 1986, p.80.

6-Hubert Damish, *Théorie du nuage, pour une histoire de la peinture*, Paris, Ed. du Seuil, 1972, p. 304.

7-Ibid. p.29.

8-Op. cit., Manlio Brusatin, *Histoire des couleurs*, p. 15.





disait-t-elle...

J'étais devenue là, dans un rapetissement cosmique : aile d'abeille, de libellule, de papillon. Petite feuille transparente qui tremblotait dans un ensemble efflorescent...

Le miroir reflétait mon visage en devenant de nuages. ERKEL a posé sur les murs ce dont le corps d'Elizabeth se souvenait.

A ce moment elles me demandèrent, ensemble, de choisir la chambre.



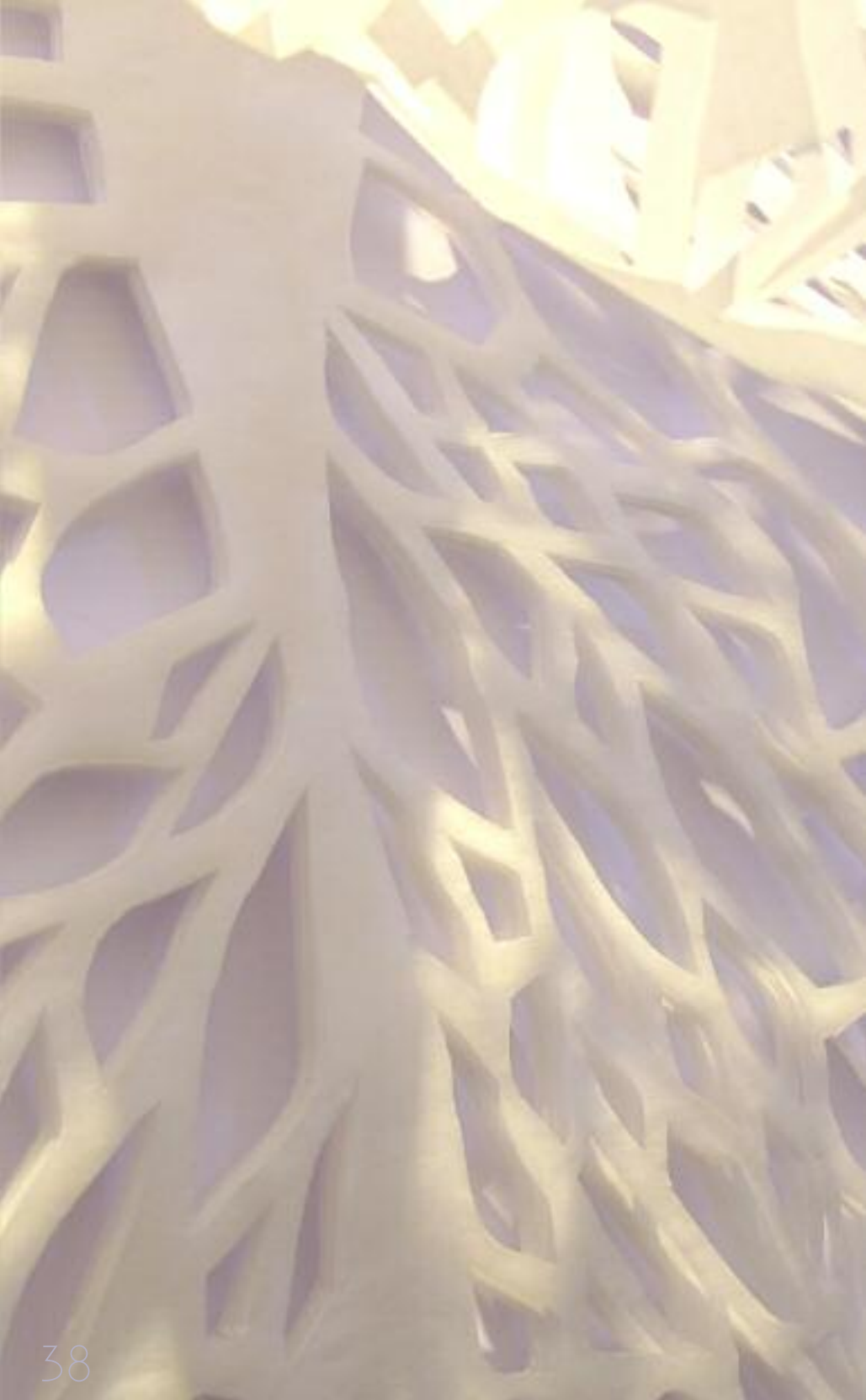


Oh !!' une ou l'autre

Le flou a le mérite de m'intéresser, plus que la chose. C'est un espace de rêve de liberté, d'imaginaire...

Entre le 1 et le 10, j'avais le choix. Si je choisis le 1, c'est à cause du "gris Pluton" couleur de la porte.

J'ai une bonne relation avec Pluton, ce roi des souterrains séjours. C'est lui qui a forgé les chaussures de Tante Marcelline, et la belle Corne de la Dame.





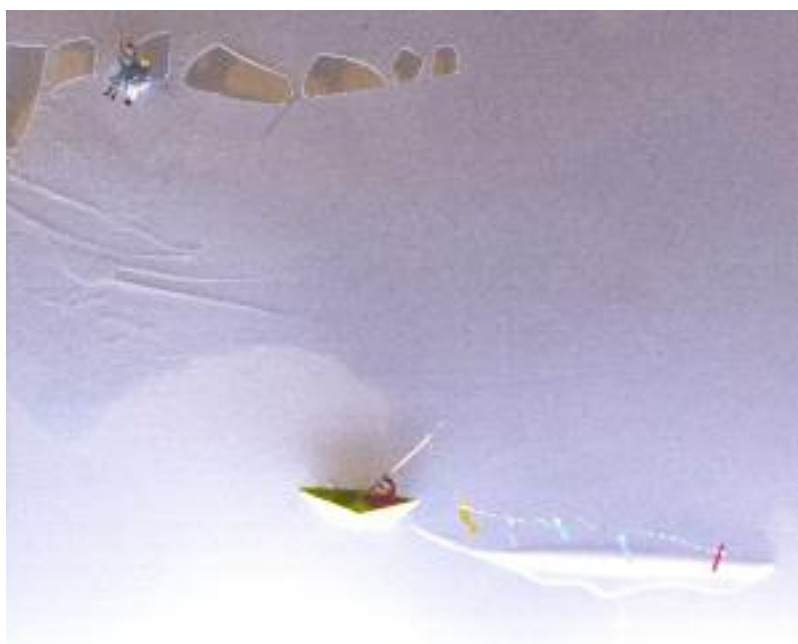
Nous savons qu'il aimait la fête notre Pluton ! N'était-ce pas lui qui fondait et ciselait les coupes destinées à recevoir l'ambrosie ?

On dit que la vibration de son marteau sur l'enclume réveille l'oreille de l'humain jusqu'aux tréfonds de son être.

Au mur de la chambre 1 : "la terre est un ange" les fameux papiers de soie d'Elizabeth. Celui-ci est l'arbre à papillons de la Vallone :

Pluton a déjà œuvré de la chair à l'entendement. En terrain connu je me senti soudain audacieuse.


- ERKEL, c'est décidé, je vais dans la chambre 10. Le trouverai-je ce mot? pour ne pas décevoir Elizabeth...





" Je t'interrogerai et tu minstruiras" est-il demandé à Job pour passer la porte. On met une vie à s'approprier le sens d'un mot, apprentissage douloureux, mais, quelle joie intense quand on se trouve devant "le" sens. Pétrir la matière mot est la plus fondamentale de nos sculptures. Quel mot secret me délivrera la chambre 10 où Elizabeth a déposé les entrailles de sa terre ? Je me suis allongée là pour entendre battre le cœur du monde tranquillement. Afin de mieux voir j'ai fermé les yeux devant le face à face incontournable, je vais à tâtons vers l'impossible réalité, j'agrippe le cocon





de saule, cueilli dans les roseaux : mon " Ciel de Lit", puis je me laisse aller au bercement matriciel. Elizabeth l'a tissé,
massé, dorioté, câliné. Bientôt je me vautre dans la jouissance de l'extrême fragilité, l'impalpabilité du vivant. Je
redeviens germe, j'accepte de ne rien comprendre, l'abandon est doux, l'étreinte a été subtile, totale.

Enfin ! je le sais, je le sens : JE SUIS.





Danièle Dunogent

Sculpteur et poète. Sa recherche touche ce qui concerne les mythes, la symbolique et à tout ce qui fonde l'essence de notre humanité. C'est sur ce terrain que notre sensibilité se rejoint. Je suis heureuse qu'elle ait accepté de nous transmettre son point de vue d'artiste, de femme et d'écrivain.

E.E.D.

Elizabeth Erkel Deleris

Née en 1948 à Saint Adresse en Seine Maritime.
Vit actuellement à Varengeville sur mer en Seine Maritime.

formation générale

- école du Louvre,
- école pratique des Hautes études,
- école de la fédération française de hatha yoga.

formation artistique

- atelier de gravure Emmanuel Lemardelé,
- atelier de gravure Robert Dutrou (Graveur chez Maeght)
- dessin et peinture avec le groupe "Déclinaison",
- élève de Denis Godefroy .





Expositions collectives récentes

2011 " Six histories" at the Hyun Gallery, Séoul, Corée du sud.

2010 "Dans le noir", BnF cabinet d'art graphique.

"Herstory Art Exhibition" Séoul, Corée du sud.

"Balade avec ma tante" à Rixensart, Belgique.

2009 "Jardin lacté", à la "linerie" de Crosville sur Scie.

"Parlez-vous Braille", FRAC Haute-Normandie.

"Mirage", journées du patrimoine, Dieppe.

2008 "Géographie imaginaire", journées du patrimoine, Dieppe.

2006 "Un arbre endimanché", Nuit blanche à Bruxelles, Belgique.

2005 "Voile arachnéen" à Rixensart, Belgique.

"Carré d'herbe" à Rixensart, Belgique.

Expositions personnelles

2006 "Nue" à la chapelle Saint-Julien, Petit Quevilly, Seine-Maritime.

2003 "Ténèbre lumineuse" Maison Henry IV, Saint-Valery-en-Caux, Seine-Maritime.

2000 "Poésie" au café littéraire "les yeux d'Elsa" au Havre, Seine-Maritime.

1999 "Cabinet de curiosités" à l'Hôtel de Ville du Havre, Seine-Maritime.

Collections publiques

2010. BnF cabinet d'art graphique.

Bibliographies

Textes critiques de Luis Porquet, Jean Claude Thévenin, Béatrice Martin, Danièle Dunogent.

www.edeleris.com

Remerciements

Bruno Rouvera, Marti Folio, Ludovic Billy,
Sabine du Tertre, Hervé Delamare, François Lemelle.

Photographies

Marie Le Bruchec

Pour tout contact :
Service culture du CHU-Hôpitaux de Rouen
02 32 88 85 47
denis.lucas@chu-rouen.fr

Ce projet a été mis en œuvre dans le cadre du programme Culture-Santé
de Haute-Normandie et soutenu par :



et les partenaires publics et privés suivants :



Imprimé sur les presses de
Maquette et mise en page : Veo Communication, Sahurs

